

LE TRAVAIL AFFRANCHI.

BUREAUX : RUE DES SAINTS-PERES, 16.

Ce Journal paraît tous les Dimanches. — Pour les départements, le numéro, 15 centimes.

PARIS, un an, 5 fr. — Six mois, 3 fr. 50. — Trois mois, 1 fr. 50.
DÉPARTEMENTS, un an, 7 fr. — Six mois, 3 fr. 50. — (Affranchir).

Les bureaux sont ouverts tous les jours, de dix heures du matin à quatre heures du soir.

SOMMAIRE : Election de la Seine. — L'élection du 13 mai. — La Guerre sociale. — La République romaine. — Les Ouvriers de Paris. — Examen critique des doctrines de M. Proudhon (suite). — Analogies. — Emploi de l'armée aux travaux publics. — Feuilleton : l'Arme à feu.

ELECTIONS DE LA SEINE.

1 MURAT,	134,825
2 LEDRU-ROLLIN,	129,068
3 LAGRANGE,	128,087
4 BOICHOT,	127,998
5 BEDEAU,	125,101
6 LAMORICIERE,	121,632
7 DUFURE,	119,373
8 MOREAU,	118,146
9 PASSY,	117,138
10 VICTOR HUGO,	117,069
11 F. PYAT,	116,185
12 VAVIN,	114,993
13 LAMEMNAIS,	113,331
14 BIXIO,	112,917
15 BARROT,	112,675
16 BAC,	112,259
17 CAVAIGNAC,	111,305
18 WOLOWSKI,	110,636
19 RATTIER,	110,482
20 COQUEREL,	110,450
21 CONSIDERANT,	110,241
22 PIERRE LEROUX	110,127
23 PEUPIN,	109,560
24 GARNON,	109,162
25 ROGER (Nord),	108,309
26 LASTEYRIE,	107,870
27 PERDIGUIER,	107,838
28 RAPATEL,	107,825

Celui des candidats de la liste socialiste qui a obtenu le moins de suffrages a réuni 92,853 voix.

On ne connaît pas encore le résultat des élections dans toute la France; cependant on peut affirmer dès aujourd'hui qu'il y aura à l'Assemblée législative au moins 200 représentants de la démocratie socialiste.

ELECTIONS DE PARIS.

Le dépouillement du scrutin électoral de Paris a donné 18 représentants à la coalition et 10 seulement au parti démocratique pur; mais la coalition ne s'abuse pas sur sa triste victoire. La coalition vient d'apprendre, en effet, par le chiffre des votes exprimés, que chaque fraction du parti de la contre-révolution n'existe à Paris qu'à l'état de minorité factieuse. La coalition sait encore que si le comité des délégués eût voulu accéder à la proposition de fusion avec les Amis de la Constitution, que lui avaient faite ceux-ci, la liste entière des démocrates socialistes eût passé à une majorité de 140 à 160,000 voix. Or, ce qui ne s'est pas fait hier peut se faire demain.

C'est cette réflexion désolante qui met le deuil

en l'âme de la coalition. Il est, sans doute, fort beau d'avoir pour représentants dans la législative des notabilités de la force des Vavin, des Moreau, des Peupin, des Coquerel, des Roger (du Nord); mais l'honneur d'avoir fourni à une Assemblée nationale une aussi brillante pléiade d'orateurs ne suffit pas à son ambition; elle eût préféré à tant de gloire pour le présent un peu plus de sécurité pour l'avenir.

Nous espérons, de notre côté, que la défaite honorable du parti socialiste dans les élections du 13 mai servira, pour l'avenir, d'enseignement à ses guides.

On a beaucoup parlé dans le monde politique d'une prétendue dépêche que le préfet de police Rebillot aurait envoyée à M. Léon Faucher, pendant la nuit du fameux conclave, à deux heures du matin. Cette dépêche aurait été ainsi conçue: « Tout va bien, le comité n'accepte aucune transaction avec les Amis de la Constitution. La victoire est à nous. »

Nous ne garantissons pas que le préfet de police ait tenu le propos; mais il est certain que s'il ne l'a pas tenu, il avait le droit de le tenir.

C'est déjà un tort, mais un tort excusable, que d'être battu au scrutin, quand on n'a pas pour soi le nombre; mais ce tort dégénère en faute impardonnable quand on est en majorité.

Notre collaborateur et ami François Vidal est arrivé avec 104 mille voix sur la liste socialiste et n'a pu, par conséquent, être élu. Nous ne nous sentons pas le courage de féliciter le scrutin de cette exclusion imméritée. Nous ne voulons contester ni la science chevaline, ni la haute capacité oratoire de MM. Roger (du Nord), Bugeaud ou Rapatel, mais on aura toujours une peine infinie à nous faire comprendre les raisons qui ont pu décider une majorité d'hommes sensés à préférer le nom de M. Rapatel ou celui de M. Roger, du septentrion dont nous ignorons les œuvres, à celui de notre ami.

Nous pensons, sauf avis meilleur, que dans la circonstance actuelle, mieux valait un financier habile que deux parfaits écuyers.

A. T.

L'ELECTION DU 13 MAI.

Il n'y a plus que deux partis en France. Voilà ce que proclame l'élection du 13 mai.

Il n'y a plus que deux partis en France: celui des rouges, celui des blancs; celui des républicains et celui des Cosaques; celui des travailleurs, celui des fainéants; le parti français, le parti juif.

Dans l'un, tout ce qui est jeune, généreux, plein de sève, tout ce qui marche et se sent vivre. Dans l'autre, tout ce qui est vieux, égoïste et caduc, tout ce qui s'éteint et se meurt.

Dans le parti des vivants sont tous ceux qu'anime une commune foi démocratique, ceux qui croient au triomphe prochain des principes d'égalité, de liberté et de fraternité.

Le parti des trépassés, celui qui s'intitule le parti de l'ordre, n'est, au contraire, qu'une coalition de renégats de tous les drapeaux et qu'a réunis momentanément la peur. Renégats de la

monarchie de droit divin, renégats de la monarchie constitutionnelle, républicains monarchistes qui ont décrété les 45 centimes et l'état de siège, tout cela vote bien d'accord quand il s'agit de repousser le droit au travail, mais tout cela n'est pas un parti; ce n'est pas de trembler, mais d'espérer ensemble, qui constitue les partis.

Il n'y a plus que deux partis en France: voilà l'événement décisif et capital du jour; voilà ce que dit le peuple par sept millions de voix.

Toutes les fractions intermédiaires, toutes les nuances panachées ont disparu dans la bataille. Le parti des bleus, le parti du National, le parti napoléonien n'existent plus, s'ils ont jamais existé. Il y avait, parmi les hommes du gouvernement déchu, parmi les républicains de la veille et parmi les fidèles de l'évadé de Ham, force ambitieux de places, mais nous n'avons jamais fait à ces hommes l'honneur de les considérer comme représentants d'une opinion quelconque.

La disparition de ces nuances hypocrites fera la situation plus claire et rendra désormais la solution des questions plus facile. On ne se trompera plus.

Il n'y a plus que deux partis, et de ces deux partis, le premier, le socialisme, né d'hier, est assez puissant déjà pour tenir en échec toutes les résistances, pour contrebalancer toutes les forces de la contre-révolution.

Le journal de M. Véron et de M. Thiers avait fixé à 37,000 soldats l'effectif de l'armée socialiste, il y a cinq mois à peine. C'était un peu moins d'un individu par commune de France, écrivait le plus profond calculateur de la boutique. J'ai idée que le Constitutionnel se sera trompé dans ses prévisions ce jour-là, comme tant d'autres, et que le journal de M. Véron aura pris une fois de plus la France pectorale pour la France électorale.

Le journal la Patrie, un autre journal de banquier ou de marchand de pâte Regnault, ce qui est la même chose, affirmait aussi, il y a deux ou trois jours à peine, que si la révolution socialiste se faisait à Paris, elle s'emprisonnerait dans la capitale. C'était encore une erreur de calcul, et il est à remarquer que tous ces tripoteurs de chiffres sont les pires calculateurs que l'on sache.

La révolution socialiste ne s'emprisonnera pas à Paris, où elle a triomphé; mais, au contraire, elle débordera sur tout ce qui l'environne, et elle s'appuiera sur toutes les places fortes du territoire, à commencer par Lyon, Strasbourg, Lille et à passer par Blois, Bourges, Moulins, Nevers, et elle ne s'arrêtera pas qu'elle n'ait tout soumis.

La Gazette de France était plus dans le vrai, lorsqu'elle s'écriait l'autre jour, dans un violent accès de désespoir: *Le socialisme déborde.*

Eh! parbleu, oui, le socialisme déborde, et si vous aviez des oreilles pour entendre, il y a longtemps que nos paroles seraient arrivées jusqu'à vous.

Le socialisme déborde et sa vitesse d'invasion a été proportionnelle à la résistance qu'on lui a opposée depuis quinze mois.

Si jamais opinion révolutionnaire n'a envahi les cerveaux avec une rapidité pareille, c'est que jamais non plus idée révolutionnaire ne

s'est formulée en termes aussi clairs que l'idée socialiste.

L'idée socialiste est celle-ci : tous les hommes sont égaux, tous ont droit au bonheur...

Et il n'y a pas d'impotisme religieux, de force armée, de préjugé stupide, d'argument de vieillard qui puisse entraver bien longtemps l'adoption universelle de la formule socialiste et son incarnation dans la loi. Tant pis pour ceux dont le bonheur particulier est le vol du bonheur universel, comme le superflu est le vol du nécessaire, ainsi que disaient de leur temps Sieyès et Mirabeau.

A. T.

QUELQUES PARTICULARITÉS DE L'ÉLECTION DU 13 MAI.

L'élection du 13 mai a offert quelques circonstances fort singulières et sur lesquelles nous appelons l'attention de nos adversaires du parti conservateur.

Dans la plupart des départements infectés, la liste entière des candidats socialistes a passé. Cela veut dire qu'il ne faut qu'un homme influent, deux ou trois petits livres et deux ou trois mois de propagande pour métamorphoser du blanc au rouge l'opinion d'un département. Preuve sans réplique que l'opinion conservatrice n'a aucune racine dans le pays. Les départements où la réaction a conservé ses avantages sont ceux où le peuple ne lit pas. Quand ce peuple saura lire, la peste le mordra comme les autres. Avenir peu rassurant pour la contre-révolution.

Le département du Nord qui fournissait en 1848, sous l'ancienne monarchie, un contingent de douze députés ministériels, a donné en 1849, plusieurs représentants socialistes. Le département du Nord a passé très longtemps pour le dernier refuge de la routine et du catholicisme. C'est une de ces transformations qui tiennent du prodige.

L'armée a voté en masse pour les candidats socialistes. M. le maréchal Bugeaud, le grand vainqueur, n'a pas obtenu de ses compagnons d'armes la moitié des suffrages par eux décernés à Ledru-Rollin. M. le maréchal Bugeaud a été plus malheureux encore dans le canton d'Excideuil (Dordogne) où ses propriétés sont situées. Il n'a eu que le sixième des voix de ses voisins. C'est que tous ces messieurs de la société d'admiration mutuelle d'Afrique sont généralement plus aimables de loin que de près.

M. Thiers n'est arrivé à Paris que quarantième. Ce vote honore l'intelligence du parti conservateur de la Seine qui n'a osé porter que ses doublures, les Wolowsky, les Victor Hugo, les Moreau, les Vavin, les êtres inoffensifs.

M. de Lamartine qui a tant contribué à faire adopter le principe de l'élection du président par le peuple, n'a été nommé nulle part. M. de Lamartine brillera par son absence à la législative ; mais ses amis ne peuvent regretter de le voir sortir d'une position intenable. M. de Lamartine a manqué à la démocratie, parce que la science de la démocratie lui a manqué.

M. Dupin a été battu pour la première fois dans son département de la Nièvre où il avait placé jadis dans l'administration soixante-douze de ses parents. Le dieu de M. Dupin ne nous défend pas d'aimer notre famille.

L'honneur d'avoir détrôné ce mandataire inamovible revient à Félix Pyat. Ci-gît le premier des trois Dupin !

Félix Pyat n'a pas été moins heureux dans sa lutte contre M. Duvergier de Hauranne que ses bons amis de la coalition de 1839, ont surnommé l'araignée venimeuse.

Le procès de Bourges a produit les résultats qu'on était en droit d'en attendre. Tous les représentants du Cher partagent les doctrines de Barbès, Blanqui et consorts. Nous engageons le procureur-

général Baroche, à choisir pour siège des prochaines assises de la haute cour la ville de Rouen, qui a besoin d'être socialisée.

Le parti des socialistes phalanstériens est dignement représenté cette fois à l'Assemblée nationale. Indépendamment de MM. Considérant, Tamisier et Félix Pyat, réélus, la phalange se recrute de MM. Cantagrel, Waitier, Kopp, Bancel et Rattier, sergent, etc., etc.

Les montagnards du Jura sont descendus de leurs montagnes pour voter, le drapeau rouge en tête. Les vigneron de Saône-et-Loire en ont fait tout autant. Les montagnards du Jura que M. Charles Dupin considère comme formant la portion la plus éclairée de nos populations agricoles, ont justifié les affirmations du statisticien conservateur. Les montagnards du Jura en arborant le drapeau rouge, ont voulu témoigner leur reconnaissance au parti de l'Assemblée qui les a affranchis de l'impôt du sel. Les vigneron de Saône-et-Loire ont agi sous l'inspiration du même sentiment, à l'égard de ceux qui ont demandé et obtenu l'abolition de l'impôt des boissons.

Les électeurs de Paris ont complètement oublié que M. Marrast et M. Garnier-Pagès ont été pendant quelque temps à la tête de l'administration municipale de leur ville. C'est de la faute de MM. Marrast et Garnier-Pagès qui n'ont pas profité de leur situation pour conquérir des droits à la gratitude et à l'estime de leurs administrés.

Il ressort de l'élection du 13 mai, que tout le centre de la France est infecté de l'épidémie du socialisme et que la maladie a fait d'affreux ravages dans les rangs de notre armée.

Désormais, on ne menacera plus Paris de la province ; c'est la province qu'on menacera de Paris.

Gloire à Léon Faucher et à Changarnier qui ont fait plus en trois mois pour socialiser l'armée et la province, que tous les écrivains et les orateurs socialistes n'auraient fait en cinq ans !

M. Léon Faucher n'a pas craint d'affirmer, pour son dernier mensonge, que jamais élection n'aurait été plus libre que celle du 13 mai.

Nous croyons pouvoir affirmer, à l'encontre de la déclaration de l'ex-ministre de l'intérieur, que jamais élection n'aura été entachée de plus de fraudes, de mensonges et d'illégalités.

La dépêche mensongère qui a forcé l'Assemblée de se défaire de M. Léon Faucher constitue la plus grave atteinte qui ait jamais été portée à la liberté des suffrages.

L'armée n'a pas voté partout, la mobile non plus. Des officiers de tout grade ont été destitués, dit-on, pour avoir trop respecté le droit de libre vote de leurs soldats.

Des réclamations et des dénonciations concernant de déplorables abus d'influence de la part des autorités, du clergé, arrivent de toutes parts aux journaux. La prochaine vérification des pouvoirs de la législative promet d'être féconde en scandales.

GUERRE SOCIALE.

La guerre sociale a pris feu en Allemagne, en dix capitales à la fois. La guerre sociale n'est pas de celles qui se répriment avec des canons et des assassins juridiques. Que les adorateurs des faux dieux déchirent donc leurs vêtements et s'aspergent de cendres en guise de désespoir, car les jours de l'abomination de la désolation sont venus.

L'Allemagne n'a pas dormi pendant ces soixante ans, comme nous l'en avons si souvent accusée. Pendant que la France démolissait avec la hache les institutions du passé, l'Allemagne les attaquait avec la raison pure, une arme dont les coups sont plus lents, mais non moins redoutables.

L'Allemagne est de tempérament moins sanguin que la France. Elle n'agit pas d'instinct et de fougue, comme la France ; elle a plus be-

soin de méditer ses plans et de se rendre compte de ses actes. L'Allemagne ne comprend que les révolutions sérieuses ; elle ne se soulèvera jamais, comme la France, pour avoir le *National* à la place des *Débats*, ou les contributions indirectes à la place des *droits réunis*.

L'Allemagne ne s'est encore révoltée que deux fois dans l'histoire : la première fois contre la Noblesse ; la seconde fois contre Rome.

Faire restituer au peuple allemand les terres dont l'a spolié le noble ; affranchir la pensée du joug de la superstition, tel a été de tout temps le double but, le but fixe et déterminé de la révolution allemande. Les discussions oiseuses sur les questions de forme gouvernementale n'ont jamais tenu beaucoup de place dans la pensée des révolutionnaires de l'autre côté du Rhin. Ils visent plus haut qu'aux trônes, ils visent au privilège de vol et de fainéantise, assis sur la propriété usurpée, dont le monarchisme n'est que le symbole. Ces rêveurs pacifiques de la brumeuse Germanie, qui s'appellent Kant ou Hegel, sont les plus terribles démolisseurs qu'ait illuminés l'esprit saint.

Si l'Allemagne d'aujourd'hui est de vingt ans en arrière sur la France, quant aux institutions politiques, elle est de vingt ans en avant, quant au radicalisme des réformes à accomplir.

L'Allemagne en est arrivée à son 89, c'est-à-dire qu'elle va faire maison nette de ses princes, de ses prêtres et de ses nobles ; mais on peut être sûr qu'une fois débarrassée de ce fardeau, elle ne consentira jamais à le reprendre comme nous. En même temps qu'elle fera son 89, l'Allemagne sera bien aise d'achever sa petite guerre des paysans du quinzième et du seizième siècle. Et ce double mouvement politique et social donnera à la révolution germanique une force de renversement analogue à celle que reçoit le fleuve du débordement simultané de ses principaux affluents.

La révolution germanique réagira sur la France avec plus de puissance et de rapidité que la révolution de 89 n'a agi sur le continent. Elle ne posera pas simplement la question entre les rois et les peuples, entre les Cosaques et la République... elle la replacera sur son véritable terrain, là où elle a toujours été : entre les exploités et les exploités, entre les fainéants, rois, nobles, prêtres, usuriers — et les travailleurs, serfs, esclaves, prolétaires, salariés.

Toutes ces insurrections qui éclatent en deçà et au delà du Rhin se suivent et se ressemblent. Le peuple qui s'insurge commence par protester au nom de l'unité germanique contre le morcellement des Etats. L'unité, en effet, c'est la démocratie ; le morcellement, c'est le fédéralisme ou la féodalité. D'après le révolutionnaire allemand, l'unité et l'indivisibilité du territoire politique sont les étapes par lesquelles il faut que la démocratie passe pour arriver à la constitution de la propriété une et indivisible, terme des révolutions. Le révolutionnaire allemand comprend parfaitement l'analogie qui existe entre ces deux indivisibilités. Le révolutionnaire français ne s'en était jamais douté avant février 1848. L'Allemand, depuis Jean Hus, est toujours démocrate socialiste. Le Français, jusqu'ici, n'a été que républicain, et l'histoire ne lui pardonnera jamais de s'être appelé Brutus, qui est un nom d'aristocrate fiéffé.

Quand le peuple français tout entier comprendra parfaitement la question révolutionnaire, il travaillera avec ardeur à la faire comprendre à l'Irlandais, au Saxon, à l'Espagnol, au Russe. Il engagera chacun de ces peuples d'exploités à reprendre à ses maîtres, Normands, Teutons ou Tartares, le sol qui lui appartient et à en chasser ceux-ci.

Si cette société d'assurance mutuelle pouvait se constituer d'ici à trois ou quatre ans, entre tous les vilains et tous les exploités de l'Europe, la lutte entre eux et leurs nobles seigneurs pourrait bien ne pas durer six mois ; car les vilains de l'Europe sont à peu près dans la proportion

de 99 pour 100 sur la population totale. Il ne s'agirait que de s'entendre.

Nous croyons que la France et l'Allemagne sont très près de s'entendre.

Quand les armées commencèrent à réfléchir qu'elles ne sont qu'un instrument de compression et de terreur entre les mains des riches ;

Quand les armées, qui viennent du peuple et qui retournent au peuple, refusent de garder plus longtemps les riches contre les pauvres,

C'est que les temps de la justice et de l'expiation sont proches.

Or, nous croyons que les armées de la Prusse et de la France en sont là.

A. T.

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE ET LES PRISONNIERS FRANÇAIS.

Le gouvernement de la République romaine, ce gouvernement que les journaux réactionnaires de France appellent un gouvernement d'assassins, a rendu le 7 mai le décret suivant :

Au nom de Dieu et du Peuple.

Considérant qu'entre le peuple français et Rome la guerre n'existe pas et ne saurait exister ;

Considérant que Rome défend par droit et par devoir sa propre inviolabilité, tout en repoussant, comme une faute contre une croyance commune, toute offense entre les deux Républiques ;

Considérant que le peuple romain ne rend pas responsable des faits d'un gouvernement trompé les soldats qui, en combattant, n'ont fait qu'obéir ;

Le triumvirat décrète ;

« Art. 1^{er}. Les Français faits prisonniers dans la journée du 30 avril sont libres, et seront renvoyés au camp français.

» Art. 2. Le peuple romain saluera de ses applaudissements et de ses démonstrations fraternelles, à midi, les braves soldats de la République-sœur. »

7 mai 1849.

Les journaux romains ajoutent :

« Le décret du triumvirat, rendant à la liberté les prisonniers français, a éveillé dans la population romaine les plus vives sympathies pour le peuple français. Les rues que devaient parcourir les prisonniers étaient remplies de monde. L'enthousiasme de la joie était au comble. C'était un beau spectacle que celui de ces accolades continuelles entre les Français et le peuple et les soldats romains de toutes armes : protestations et serments se succédaient vivement. Tout le monde avait les larmes aux yeux.

Les 14 officiers français ont été invités à se rendre au palais du triumvirat pour apprendre la résolution du gouvernement romain ; ils ont entendu de la bouche de Mazzini des paroles pleines de dignité. L'officier supérieur français y a répondu avec beaucoup de dignité. Accompagnés par les officiers romains, les officiers français sont descendus au bruit des applaudissements ; à l'hôtel Bertini, le peuple a demandé à les voir ; ils se sont présentés immédiatement au balcon ; alors ont retenti bruyamment des vivats à la République française, à la République romaine, à la République universelle, à l'Italie, à la France ! Les soldats français sont arrivés, venant de la place de Venise au milieu d'une foule immense, de la garde nationale et de la troupe romaine. L'orchestre romain exécutait la *Marseillaise*.

Les officiers français évidemment émus par cette démonstration inattendue de fraternité y ont répondu avec le plus vif enthousiasme. Un des gardes nationaux portait le drapeau français, un officier français portait le drapeau républicain de Rome. Le député Montanari a harangué le peuple qui a été très satisfait, dans cette occasion solennelle, et en la présence des Français vaincus, nous aurions voulu moins d'éloges adressés à Rome et à sa générosité. Un citoyen français a pris ensuite la parole et au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, il a déploré le malheur par la suite duquel les soldats du bataillon prisonnier avaient été amenés à se battre contre des frères. Il a fait la protestation et le serment des sympathies pour les Italiens et il a terminé en criant : Vive l'Italie et la République universelle !

Les officiers se sont réunis et mêlés à la foule : on a traversé la place Colonna et, par la rue de

l'Orso, on est arrivé au château St-Ange et à St-Pierre. Les officiers ont demandé à voir la première église du monde. Tout le monde est entré. Le peuple romain voyait avec plaisir les élan d'admiration des soldats de France pour cette merveille d'art et de grandeur. Lorsque la foule fut arrivée à l'extrémité du temple, où Français et Italiens étaient entrés avec le plus grand respect, une voix a fait entendre ces paroles : « Français et Italiens, prosternons-nous devant le Tout-Puissant et adressons-lui une prière pour la délivrance de tous les peuples et la fraternité universelle. » Ce moment a été solennel. Tout le monde s'est agenouillé pour adresser au ciel ce vœu le plus beau de l'Évangile. Français et Romains sont sortis de Saint-Pierre. On s'est embrassé pour la dernière fois à la dernière barricade de la porte Cavalleggeri. La ville éternelle a plus joui de ce triomphe de générosité que de la victoire qu'elle avait remportée récemment à main armée. »

(La Speranza.)

LES OUVRIERS DE PARIS.

LE MAÇON.

Les maçons de Paris viennent de tous les départements, mais principalement de la Creuse, qui, annuellement, en envoie de 13 à 14,000. Le chiffre total de l'émigration est de 22 à 25,000, comprenant des ouvriers de divers états. La pauvreté des habitants et le peu de fertilité du sol, sont les principales causes de ces émigrations considérables, et, quoiqu'à présent elles n'aient plus lieu de la même manière qu'autrefois, nous allons, à propos de leur ancien mode, dire quelques mots qui serviront à donner un aperçu des mœurs et du caractère des maçons.

Les chefs de ces émigrations étaient d'habiles compagnons qui, ayant amassé une somme assez ronde pour entreprendre des constructions à leur compte, quittaient la capitale à la mauvaise saison, et allaient dans leur département enrôler des ouvriers qu'ils devaient payer moins cher qu'on ne les paie à Paris.

Ils choisissaient des jeunes gens et des hommes de tout âge, robustes et intelligents, et leur garantissaient du travail pour au moins une année. Se chargeant des frais de voyage, de nourriture, de vêtements, etc., ils s'engageaient aussi à donner à la fin de chaque saison des gages mutuellement débattus. Si les enrôlés étaient trop jeunes pour qu'on pût leur confier cet argent, il était envoyé à leur famille.

Bien que cette entreprise ne fût qu'une affaire purement commerciale, les chefs n'en surveillaient pas moins avec vigilance la conduite de leurs élèves, et remplaçaient moralement les parents que ceux-ci venaient de quitter.

Quand les émigrants étaient mariés, ils laissaient à un propriétaire voisin le soin de fournir à leur famille ce qui serait nécessaire pendant leur absence, et quoiqu'il n'y eût aucun acte, aucun billet qui pût garantir le paiement de ces fournitures, les engagements verbaux étaient religieusement remplis au retour de celui qui les avait contractés.

Les troupes, peu nombreuses au départ, le devenaient après deux ou trois jours, parce qu'alors, en rencontrant d'autres, elles marchaient ensemble. Il n'était pas rare de voir ainsi quatre ou cinq cents émigrants parcourir de très longues distances et se diriger vers les grandes villes ; mais ce qu'il y avait de surprenant, c'est qu'ils ne se mêlaient pas, et que tout se passait dans le meilleur ordre, sans qu'une aussi nombreuse réunion excitât la moindre querelle, donnât lieu à la moindre rixe.

Les ouvriers voyageurs faisaient de douze à quinze lieues par jour, ne dépensant que 75 centimes à 1 franc pour leur nourriture et n'ayant d'autre plaisir que de danser le soir au son de la musette dans les granges où ils couchaient.

Le nombre des émigrants de la Creuse n'a pas diminué ; mais, depuis 1830, ils voyagent isolément et ne se louent plus à l'année ; ce changement est le seul qui se soit opéré dans leurs habitudes. Arrivés à Paris, ils se divisent en trois classes :

Les compagnons (1) forment la première classe :

(1) Ce mot de *compagnon* ne signifie nullement que l'individu qui le porte est affilié au *compagnonnage*. Par leur caractère, les maçons sont étrangers à toute espèce de sociétés mutuelles ou professionnelles.

ayant de l'adresse, de l'habileté, ils exécutent et dirigent les travaux difficiles, tels que *plinthes, moulures, corniches*, etc. ; ce sont eux qui, conjointement avec le *maître-maçon*, reçoivent les ordres des architectes et des entrepreneurs, ce qui leur donne des manières impératives et tant soit peu despotiques vis-à-vis de leurs camarades. Remplissant les fonctions de *contre-maîtres*, ils sont mieux rétribués que les autres, et gagnent de 4 fr. à 4 fr. 50 cent. par jour.

Les *talocheurs* ou *limousins* composent la seconde classe, et cette dénomination de *limousins* ne signifie pas seulement le nom du pays où il sont nés ; *limousiner* est un terme technique désignant ceux qui ne font que les *fondations*, les *murs*, les *plafonds*, enfin tous les *gros ouvrages* ; ils portent aussi le nom d'ouvriers *mâçons*, mais ils ne gagnent que 3 fr. ou 3 fr. 25 cent.

Ceux qui composent la troisième et dernière classe sont les *garçons-manœuvres*. L'occupation du *manœuvre* consiste à *gâcher le plâtre*, à le monter dans une *auge*, à transporter les *moellons* dans une *hotte* ou sur un *diable*, à *hâsser* les *pierres meulières* avec le secours d'une *grue*, et à rester au bas des bâtiments en construction en orientant *gare là-dessous ! au large !* afin que les *gravois* ne blessent personne en tombant. Leur gain n'est que de 2 fr. à 2 fr. 50 cent.

La journée du *maçon* commence à six heures précises, *précises*, insistons sur ce mot, car dans beaucoup de professions, on accorde cinq minutes et quelquefois un quart-d'heure de grâce le matin ; mais pour le *maçon*, ce n'est ni six heures cinq, ni six heures dix ; c'est *six heures*. Un seul cas fait exception à la règle, c'est lorsqu'ayant *fait grève*, ou pour mieux dire étant allé sur la place de ce nom attendre l'*embauchage*, on a été choisi par un *maître-compagnon* ; alors on se contente d'aller porter ses outils au *chantier* (1), et, bien que la journée soit entièrement payée, on ne la commence qu'à dix heures ; ceci est un privilège de l'*embauchage*.

Si le *maçon* est exact pour se mettre au travail, il ne l'est pas moins pour le quitter ou pour prendre ses repas. Les coups précipités de la *latte* se sont à peine fait entendre qu'il est déjà au bas de l'échelle, son pain sous son bras, se préparant à manger ou à partir.

Sa ponctualité à cet égard est tellement connue, qu'elle est devenue proverbiale. La montre du *maçon*, eh ! quel est celui qui n'en a pas une ? est chaque jour régulièrement mise à l'heure. Le *maçon* ressemblant sous ce rapport au rentier du Marais, il pense que l'hôtel-de-Ville doit être admiré autant pour la précision de son horloge que pour son architecture. Aussi est-il vraiment malheureux lorsqu'étant en train de *jeter un plancher à bas* ou de *trainer un entablement*, sortes de travaux qui ne peuvent être interrompus, il se voit forcé de retarder l'instant de son départ.

Les coups de *latte* ayant annoncé neuf heures, il quitte le *chantier* et va à l'*auberge* consommer un *ordinaire* de six sous, qui n'est autre qu'un morceau de bœuf entouré de légumes qu'il refait pour manger de suite. Quant à la viande, il n'en trouve pas, la met dedans et la garde pour son dîner qu'il complète suivant la saison par un sou ou deux de fruits ou un morceau de Gruyère ou de Marolles. Pour ce second repas, les planches de l'*échafaud* ou la borne qui lui semble propice sert ordinairement de siège. Sa sobriété est extrême et il boit rarement du vin. Mangeant avec précipitation, son repas est achevé en un quart d'heure et le temps qui lui reste est consacré à dormir au soleil jusqu'à ce que de nouveaux coups de *latte* annoncent la reprise du travail. Lorsque la journée est finie, les *maçons* reviennent au *garin* par bandes de cinquante ou soixante, et c'est un curieux spectacle que de les voir ainsi traverser Paris, sans s'arrêter, ni même se parler, ne faisant d'autre bruit que celui produit par leurs gros souliers ferrés.

Quel profond sujet de méditation que de voir passer ces hommes au milieu de nos rues luxueuses, sans se préoccuper des merveilles qu'elles offrent aux regards, non par dédain, non par affection, mais par une insouciance réelle ? Que leur font à eux ces bijoux étincelants, ces meubles élégamment sculptés, ces bronzes artistement ciselés ? Ils ne veulent et ne doivent dépenser qu'un franc par jour ; le reste de leur gain n'appartient-il pas à leur famille ? A quoi servirait de regarder ces objets, si ce n'est à créer en eux l'envie de les posséder ?

(1) Bâtiment en construction.

séder, et à ronger leur cœur par d'inutiles et ambitieux desirs ? La société ne leur accorderait pas davantage qu'aux autres travailleurs qui n'ont pas moins de titres qu'eux à la possession de ces richesses ; ne vaut-il pas mieux qu'ils gardent leur indifférence ?

Après avoir longuement marché, ils arrivent à leurs *garçons* situés généralement aux abords de l'Hôtel-de-Ville, et là ils mangent en commun une soupe épaisse que la maîtresse de la maison a préparée. A ce repas du soir le silence est rompu et l'on cause de ce qui s'est passé au *chantier*, non sans revenir souvent sur ce thème favori : *le pays* ; on y a écrit, on en a reçu des nouvelles, on y partira prochainement. La causerie dure jusqu'à neuf heures et l'on monte à la *chambree*, longue salle égayée par de vieilles poutres rongées aux vers, et contenant huit ou dix lits de deux personnes. Les clous plantés dans la muraille y tiennent lieu de porte-manteaux auxquels chacun accroche ses habits. Le plafond est noirci par une infinité de dessins grotesques dont la chandelle en guise de crayon a fait tous les frais. Au dessus des lits les murs sont ornés d'inscriptions écrites sans prétention, mais qui cependant montrent assez quelle est la tournure d'esprit de ceux qui les ont tracées : un regret au village, l'espoir d'y retourner bientôt, un soupir pour la femme et les enfants qu'on y a laissés, par hasard, une pensée d'amour ; le tout mêlé comme leur vie.

C'est dans de pareilles habitations que s'endorment chaque soir au nombre de vingt mille, les mêmes hommes qui dans le jour ont bâti tant de riches maisons, tant de monuments splendides. En cette occurrence surtout, ils ont raison de ne pas secouer leur engourdissement habituel, en comparant à leurs misérables taudis les demeures féeriques qu'ils ont élevées ; le parallèle serait trop amer. Et puis l'économie étant la vertu principale du *maçon*, il consentirait difficilement, au cas où il en comprendrait la nécessité, à dépenser quelques sous de plus pour être mieux logé.

Cette économie s'étend aussi sur ses plaisirs, et sa distraction ordinaire est d'aller le dimanche vers l'après-midi, s'asseoir sur les parapets qui bordent la Seine, et là de regarder les passants jusqu'à la nuit tombante. On doit penser qu'une fête publique est pour lui un événement important ; tout y est gratuit : la joute sur l'eau, le mâl de cognac, les illuminations, le feu d'artifice, etc., et le *maçon* peut sans crainte de dépense aller aux Champs-Élysées, jouter du coup-d'œil de la fête.

Un autre plaisir qui, rompant la monotonie de son existence est pour lui tout aussi peu coûteux, c'est la *pose du bouquet*. Quand la dernière voute de la cave est terminée, il est d'usage d'en planter un, en se contentant de boire quelques bouteilles de vin à la santé du propriétaire qui les a fournies ; mais lorsque la cheminée est *coiffée* ou qu'en d'autres termes les *plinthes* sont faites et la *mitre* posée, on plante un second bouquet en grande cérémonie, et cette coutume est assez pittoresque pour que nous nous y arrêtions.

Avant la Révolution de juillet, le bouquet était formé de fleurs artificielles nouées par des rubans de diverses couleurs ; aujourd'hui il n'a de bouquet que le nom, car on y a substitué un drapeau tricolore que le doyen du *chantier* monte placer sur la tête de la cheminée. Tous les *maçons* le suivent, en apportant sous peine d'amende et de railleries interminables, un outil de profession : les uns montent une *truille* *berthée*, un *plomb*, une *équerre*, d'autres un *risflard*, un *marleau*, une *pioche*, etc.

Les *garçons-servants* n'employant pas d'outils apportent la *calotte* qu'ils se mettent sur la tête afin que l'usage ne leur fasse pas de mal, et ce signe de servitude met les *compagnons* en gaité. Tenant un verre à la main, celui qui va boire monte sur une *longue* renversée, et un camarade remplit le verre qu'on lui présente. Si, lors de la première tournée, le buveur oublie de conserver quelques gouttes de vin au fond de son verre et d'en arroser le bouquet, il est ainsi impitoyablement à l'amende, ce qui pour quiconque connaît le *maçon*, n'est point une peine dérisoire. Cette scène ayant lieu la nuit, à quelque chose de fantastique : les chants des ouvriers, leurs cris de joie, les pétards qu'ils tirent en l'air, les sons d'un orgue qu'ils ont grimpé sur l'échafaudage, leurs visages, leurs habits blanchis par le *apôtre* et éclairés par la lueur des torches, tout concourt à répandre sur ce tableau une teinte inexprimable d'étrangeté.

Ce qui est non moins remarquable, c'est que tandis que la majeure partie des *maçons* restent en haut, un petit nombre descendent après la première libation et s'en retournent à la *chambree*

sans se mêler davantage aux ébats joyeux de leurs camarades.

Là ne se termine pas la cérémonie du bouquet ; la *pose* ayant eu lieu dans la semaine, les *maçons* vont faire une quête chez tous les entrepreneurs qui ont travaillé pour la maison, et chacun d'eux recevant le *petit bouquet* qui lui est offert, donne en échange un *pour boire* assez élevé pour que le dimanche suivant on fasse un splendide repas à la barrière. Dans cette occasion, le *maçon* oublie sa tempérance journalière et devient aussi gai que possible.

Tout cela est bien plutôt du tapage que de la gaité ; cependant, quelle qu'en soit la nature, les joies de ce dîner sont douces au *maçon* : bien douces même, car... il n'a rien eu à déboursier !

Les *garçons-servants* n'assistent point à ce repas ; par faveur spéciale, mais seulement comme un droit, ils obtiennent quelques sous des *compagnons* pour célébrer comme ils l'entendent la *pose du bouquet*. Cette exclusion des *manœuvres* n'est qu'une des mille douleurs attachées à leur condition. Indépendamment de la modicité de leur gain qui ne leur permet pas d'envoyer au pays autant d'argent qu'ils le voudraient, ils sont encore condamnés à une subordination dont on aurait peine à se faire idée. La domesticité n'est même pas aussi tyrannique. Ils sont le jouet constant des *maîtres-compagnons* et des *talocheurs* qui ne les appellent point autrement que par des sobriquets burlesques en opposition formelle avec leur caractère et leur physionomie.

Triste chose que de voir ces hommes unis par le travail et le danger, deux biens qui devraient être puissants, n'avoir d'autres rapports que ceux de maître à domestique, ne rien se dire qui diminue le poids de leurs misères, au contraire, l'augmenter faute d'une bienveillance mutuelle ; et vivre ainsi sans que l'habitude d'être ensemble, sans que la communauté de pays changent leurs procédés réciproques ; car le *manœuvre* n'est pas toujours raisonnable, et si celui qu'il sort est grossier à son égard, il lui rend bien la pareille dès qu'il le peut. Il est vrai qu'on n'accepte pas de gaité de cœur un pareil rôle et que la condition dans laquelle ils se trouvent placés est à elle seule plus coupable qu'ils ne le sont tous deux.

Un autre motif est aussi la cause de cette animosité : l'ambition du *garçon-servant* étant d'arriver à être ouvrier, il considère d'un œil d'envie le salaire et la considération dont jouit le *compagnon*. Concentrant uniquement sur ce point ses forces et son intelligence, si son *maître* vient à s'absenter un instant et qu'il puisse quitter le *gâchoir* (1), il monte vivement prendre la *truille* et se met ardemment à l'ouvrage. Son indolence s'est transformée en une activité fébrile, et le désir de commander à son tour, l'appât d'un gain plus élevé, le forcent à se familiariser promptement avec les *outils*. Après quelques études faites de cette façon, il parvient d'ordinaire à être ouvrier, mais s'il y réussit, semble à l'affranchi des sociétés antiques, il est peut-être plus impitoyable envers son garçon qu'on ne l'était envers lui.

Les procédés pour la fabrication du *plâtre* ont été améliorés, et au lieu de l'écraser avec une *batte*, travail fort pénible, ils n'ont à présent qu'à le passer au *tamis* et à en retirer les *maichettes*, sorte de petit gravier qui s'y trouve. Ce qui fait qu'ayant plus de temps à eux, les *manœuvres* ont, indépendamment du plaisir de raconter des histoires diaboliques, celui de se rouler dans le *plâtre* et surtout de pouvoir se livrer à leur passion favorite d'orner le *gâchoir* d'une foule de dessins dont les modèles n'existent nulle part. Ce sont d'affreux bonshommes, des légendes symboliques dont ils ont seuls la clef, des cocottes, des soldats, des pipes, etc., rappelant l'art dans sa plus naïve, nous pourrions dire dans sa plus vilaine expression. Ces débauches de leur esprit n'ont d'autres formes que celles qu'on leur attribue.

Que les plaisirs du *maçon* soient toujours basés sur une économie frisant de près l'avarice, cela peut, jusqu'à un certain point, se comprendre ; mais ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'il pousse cet amour de l'argent jusqu'à ne pas vouloir quitter son travail lorsqu'il est malade. Les *chantiers* offrent en grande quantité de ces figures hâves, terreuses, exténuées par l'excès de fatigue et la mauvaise nourriture.

Cette cupidité, poussée à l'extrême et malheureusement très commune chez les *maçons*, n'est-elle pas le comble de l'ignorance ? Car, craignant

de dépenser quelque argent, ils brisent en succombant, faute de repos et de soins, l'instrument de travail qui nourrissait leur famille. Un fait remarquable, c'est que lorsqu'il s'agit de leur métier, ils sortent de leur engourdissement intellectuel, et que, sous ce rapport, ils font des prodiges ; leurs facultés s'y étant concentrées, il n'est pas rare de voir, même ceux qui ne savent pas lire, deviner, à la simple vue d'un plan, la pensée de l'architecte.

L'homme le plus extraordinaire en ce genre est celui qui a reçu de ses camarades le surnom de *Napoléon des plâtres* et qui, par la promptitude de son exécution et la sûreté de son coup d'œil, en est arrivé, dans la *maçonnerie*, à une colossale réputation. On cite, comme ayant été construite par lui avec une excessive rapidité, la galerie de tableaux de M. Delessert. Il s'était engagé à la bâtir en un temps donné très peu étudié, et il y est parvenu avant le délai prescrit. Ce qu'il y a aussi de particulier chez cet homme c'est que contrairement aux autres *compagnons*, il n'a point éprouvé le désir d'être *maître-maçon* et qu'il s'est contenté d'être *tâcheron*, c'est-à-dire d'entreprendre à forfait quelques travaux en se faisant aider par deux ou trois ouvriers. Cette singularité de ne pas vouloir devenir entrepreneur paraît aux yeux des *maçons* une excentricité incompréhensible en ce que, lorsqu'ils sont arrivés à la classe des *compagnons*, le dernier but à atteindre est de devenir *maître* ou d'acheter une maison ou un coin de terre au pays et d'y aller terminer leur existence.

Le retour au pays est, ainsi que nous l'avons vu le rêve chéri berçant le *maçon* dans toutes les circonstances de sa vie ; et pour raviver encore la force de ce constant amour, il va revoir son village aussi souvent qu'il le peut. A présent que par le moyen des *tentes* couvrant les constructions en temps de pluie, les *maçons* travaillent en toute saison, ils ne vont plus chaque année au pays, ainsi qu'ils le faisaient antérieurement ; mais dès qu'ils restent un mois ou deux sans ouvrage, ils s'empressent d'y partir. Singulier mystère ! cet homme indifférent à ce qui pourrait à Paris l'intéresser ou l'attacher, cet homme qui n'aime pas même ceux avec lesquels il travaille des années entières, cet homme qui, par son obstination tacite à ne prendre part en rien aux grands événements de sa nation, vous surprend à ce point qu'on le détesterait si l'on ne connaissait sa bonne foi et sa profonde ignorance ; eh bien ! quand il parle de son village, cet homme s'anime, son intelligence se réveille, il devient poète à sa manière et vous intéresse tellement que si vous ne connaissez son pays-vous supposerez qu'il est le plus charmant du monde.

Tant il est vrai qu'au fond du cœur de chaque homme, il existe une affection pure, désintéressée, en dehors de tout égoïsme, de tout calcul ; et que ce sentiment mystérieux qui ne se définit pas mais qui se comprend, rachète souvent par sa grandeur ce qu'il y a de vicieux chez les individus.

L'enfant de la *Creuze* n'a pas toujours le bonheur de finir ses jours sur cette terre promise ; un échafaudage mal scellé, une échelle qui se casse, une énorme *pierre meulière* qui s'écroule en tombant celui qui n'a pas dirigé assez attentivement son *crie*, un *moillon* qui se détachant du haut d'un mur fracasse la tête de celui qui le reçoit, viennent tragiquement mettre fin aux pensées de retour. Les démolitions font surtout courir de nombreux dangers à l'ouvrier *maçon*. Debout sur l'angle d'un mur, il s'y croit solide, et pioche hardiment, quand le pied venant à lui manquer, il tombe et meurt quelquefois sur la place. Il n'est pas de démolition un peu importante qui ne coûte la vie à plusieurs *maçons*. Ce qu'il y a de poignant, c'est que les blessures occasionnées par ces chutes sont excessivement graves, et que souvent une infirmité en est la suite. L'ouvrier-*maçon* devenant boiteux, ou ayant un bras cassé est impropre à continuer son état, et se trouve plongé dans une horrible misère. Son caractère égoïste l'ayant empêché de concevoir le bénéfice qu'il retirerait d'être membre d'une *société mutuelle*, il se trouve sans aucune ressource et livré à plus horrible misère.

On se sentirait profondément attristé en étudiant les *maçons*, et leur immobilité qui tient du fatalisme oriental, serait navrante, si l'on ne tenait compte de ce qu'il y a d'abrutissant dans leur travail ; et, si portant ailleurs ses regards, on ne rencontrait des travailleurs pleins de sève et d'espérance, comme les *tailleurs*, les *typographes*, les *cordonniers* et beaucoup d'autres, encore.

Malgré ce que nous venons de dire, la révolution de 1848 les a un peu tirés de cette léthargie rurale dans laquelle ils vivent, et une association d'ou-

(1) Chambre où se réunissent les *manœuvres*.

vriers maçons s'est formée dans le département de la Seine.

Il est à regretter que la Commission chargée de répartir les trois millions votés par l'Assemblée nationale ne soit pas venue en aide à cette entreprise. Par la suite elle eût pu développer l'intelligence des hommes qui exercent cette profession, et leur prouver qu'en vivant d'une existence à part, comme ils l'ont fait jusqu'à ce jour, ils nuisaient à leurs intérêts moraux et matériels.

PIERRE VINCARD.

EXPOSITION ET EXAMEN CRITIQUE DES DOCTRINES DE M. PROUDHON.

Première partie. — Exposition.

(Suite (1).

Au seuil du chapitre qui traite de la *métaphysique*, je rappellerai que l'auteur l'a définie en ces termes : *la théorie universelle et suprême de l'ordre*.

Puisque la religion et la philosophie ont été dépouillées de toute certitude au profit des sciences, c'est à celles-ci qu'il faut demander ce qui fait leur certitude, c'est en elles qu'il faut rechercher le fait commun et fondamental qui pourrait servir de base à la méthode générale.

Or, l'objet de toutes les sciences constituées est *série*; nos perceptions, nos connaissances nous révèlent un principe général de différenciation, en dehors duquel il n'y a que confusion et ténèbres.

Le nom générique de *série* s'appliquera aux innombrables figures différentielles, formes diverses du principe absolu de l'existence et de la connaissance.

« Nous disons donc : toute science dont l'objet n'est encore ni *série*, ni circonscrit, est une science stérile et fautive : c'est un préjugé religieux ou une hallucination philosophique. »

Constater l'existence de la *série* dans un ordre quelconque de phénomènes, c'est poser la première condition de la connaissance; découvrir la loi de cette *série*, c'est constituer définitivement la science.

L'idée de la *série* est, du reste, exclusive de celle de continuité; cette dernière « est une conception de notre entendement analogue à celles de substance et de cause, c'est-à-dire sans réalité perceptible et synonyme d'identité absolue... » La cohésion des corps et la succession des phénomènes nous donnent l'idée de continuité; mais, en fait, cette continuité n'existe nulle part. »

Au point de vue de M. Proudhon, ce me semble, l'idée de continuité serait le germe de l'idée de *série*, duquel le principe de différenciation n'aurait pas encore été dégagé.

Enfin, l'auteur termine le premier paragraphe en ces termes :

« La *série* n'est point chose substantielle, ni causative : elle est ordre, ensemble de rapports ou de lois. Dans les mathématiques, sciences nommées par excellence *exactes*, toute ontologie disparaît. Le nombre, suivant Newton, est un rapport : et la première chose qui distingue les mathématiques est de s'abstenir de spéculations sur la substance et la cause. Les mathématiques sont des calculs de *séries* : c'est des propriétés de la *série* qu'elles tirent leur certitude; elles ne sont enfin, ainsi que nous allons le démontrer, qu'un des membres de la grande famille métaphysique. Or, toute science, née ou à naître, n'étant plus qu'un calcul de *séries*, on peut déjà prévoir que, dans chaque sphère de connaissances, la certitude est égale et homologue à la certitude mathématique. »

La *série* étant ordre, ensemble de rapports ou de lois, tout ce qui est reçoit la forme en vertu de la loi *sérielle*, rien ne se conçoit, rien n'existe qui ne soit soumis à la différenciation; par conséquent, la certitude dans un ordre de phénomènes quelconque ne saurait être antérieure à la *série*.

Cependant, suivant l'ordre des phénomènes considérés, l'objet de la *série* correspondante se trouve modifié, la science diffère; bien plus, dans une même science, divers modes de *sériation* peuvent être employés suivant le point de vue : de là variété des *séries* de toutes les sciences, et variété des *séries* dans chaque science.

Cette variété, envisagée dans une même science,

prouve que, subjectives quant au choix du point de vue, toutes les *séries* sont objectives quant à la certitude intrinsèque; envisagée dans les diverses sciences, elle prouve que la science, pour être absolue, n'a pas besoin de devenir universelle.

« Tenons donc pour certain que les *séries* d'ordres divers sont indépendantes; qu'elles ne s'expliquent point les unes les autres, et qu'en toute science, il faut, sans rien préjuger de connaissances étrangères, chercher la *série propre*, l'en soi et le pour soi de la chose qu'on étudie. »

« Une chose, pourtant semble infirmer ce que nous venons de dire, et c'est celle-là même qui nous occupe en ce moment, la loi *sérielle*, la *métaphysique*. Toutes les sciences, avons-nous dit, relèvent de la *métaphysique*; c'est elle qui donne à chacune la méthode et la certitude : comment donc la *métaphysique* n'est-elle pas la synthèse des sciences, la science universelle ? »

M. Proudhon répond que c'est précisément parce que la *métaphysique* est une théorie générale de *sériation* indépendante de tout objet, qu'elle ne peut être la synthèse de *séries* dont l'objet est certain et différent. « Il n'y a point de science universelle, parce qu'il n'y a point d'objet universel. »

Il n'y a point, d'une manière subjective et relativement à nous, une *série* unique dont les *séries* différentes seraient elles-mêmes les termes; celles-ci sont radicalement séparées par les caractères qui nous les manifestent.

« De toutes ces considérations, il résulte que la *métaphysique*, ou théorie de la loi *sérielle*, n'est point science, mais méthode; non point méthode spéciale et objective, mais méthode sommaire et idéale; qu'elle ne préjuge et n'exclut rien, accueille tous les faits et les appelle sans crainte d'être démentie par aucun; qu'elle ne prétend nullement donner par elle-même la connaissance, et n'anticipe pas sur l'observation : bien différente, en cela, des prétendus systèmes universels, bâtis sur l'attraction, l'expansion, la causation, la déification et autres systèmes ontologiques, monuments de paresse et d'impuissance. »

Mais, si la distribution *sérielle* nous offre la seule méthode exacte, il est de la plus haute importance de s'assurer que la dialectique en puisse devenir applicable aux sciences restées jusqu'à ce jour dans le domaine religieux ou philosophique, aussi bien qu'aux sciences réputées seules exactes dans l'état actuel de nos connaissances. Or, comme dans le mouvement civilisateur, il ne se voit point de révolution subite, on devrait y apercevoir un effort spontané, une tendance constante vers la *série* dialectique.

L'auteur retrouve, en effet, cette tendance de l'esprit humain dans la période philosophique et même dans la période religieuse; elle devient plus caractéristique en raison du progrès des connaissances déjà parvenues à l'état scientifique : il semble que tous les esprits éminents aient l'instinct et le pressentiment de la méthode nouvelle.

« Le révélateur de la loi *sérielle* fut FOURIER, Génie exclusif, indiscipliné, solitaire, mais doué d'un sens moral profond, d'une sensibilité organique exquise, d'un instinct divinatoire prodigieux, Fourier, s'élance d'un bond, sans analyse et par intuition pure, à la loi suprême de l'univers. Il n'a pas connu la *théorie* *sérielle*; les classifications irrégulières et les formules bizarres dont ses livres sont pleins en portent témoignage; il n'a rien découvert ni dans la science, ni dans l'art, ni dans la *métaphysique*, ni dans l'organisation industrielle : nous le montrerons par l'analyse de quelques-unes de ses *séries*. Mais il eut le premier l'idée universelle de la *série*; il en conçut la transcendance; il en chercha l'application, il pressentit ce qu'elle avait d'absolu; et, bien qu'il ait paru la négliger ensuite pour la prétendue loi d'attraction, il y ramena tous ses calculs et construisit sur elle son système. Cela suffit à nos yeux pour lui mériter le titre que nous lui avons décerné, de révélateur de la loi *sérielle*. »

« Il comprit du même coup :

« Que la politique, ou l'économie sociale, doit être l'objet d'une science rigoureuse;

« Que cette science est une spécialité de la loi *sérielle*;

« Que les passions de l'homme ne sont point mauvaises, et que les désordres que la religion et la philosophie leur imputent viennent surtout de ce qu'elles sont faussées;

« Que toutes nos erreurs ont pour cause l'intelligence de la *série*. »

Ces propositions, et quelques autres qui en découlent, forment la partie essentielle et vraie des idées de Fourier : elles resteront comme aphorismes de *métaphysique* et de morale. »

« Mais la manière dont Fourier opéra ensuite sur ces données et prétendit appliquer la *série* à l'organisation politique montre que, dans cette intelligence mystique et contemplative, faible et ardente, l'aperception de la partie *sérielle* avait été suivie de la plus déplorable hallucination. »

Quoi qu'il en soit, du moins pour le moment, des critiques adressées ensuite aux travaux du révélateur sur son idée mère, M. Proudhon vient d'établir la généalogie de la loi *sérielle*, d'abord sur les aperceptions partielles et successives, enfin sur l'aperception totale et définitive quant au principe qu'il fut donné à Fourier de concevoir et de formuler le premier.

Il s'agit maintenant de pénétrer dans l'organisation de la *série*, d'en faire l'analyse.

« La théorie *sérielle* est l'art de composer et décomposer toute espèce d'idées, de telle sorte que l'esprit soit constamment assuré dans sa marche, et que la solution, lorsqu'elle pourra être obtenue, soit frappée d'infailibilité et d'une absolue certitude. »

Dans la *série*, il faut distinguer l'élément, la raison, les formes et le point de vue.

La *série* a pour élément l'unité; elle se forme de la répétition, des positions et combinaisons diverses de l'unité. La différence fondamentale des *séries* est donnée par celle des unités qui les composent.

La raison de la *série* est le rapport des unités entre elles. Ce rapport est indéfiniment variable dans sa nature suivant les phénomènes observés; mais il doit être constant dans une même *série*, sans quoi la *série* n'existerait plus, il y aurait évidemment désordre. Outre la différence fondamentale qui résulte de celle des unités, nous voyons donc apparaître dans les *séries* une seconde différence engendrée par celle des rapports : la raison donne la forme aux *séries*.

Suivant l'unité et la raison, c'est-à-dire suivant la nature propre de l'objet, et la nature particulière des phénomènes observés, la *série* sera *naturelle*, *artificielle* ou *logique*.

« La *série* est naturelle, lorsqu'elle est propre et spéciale à l'objet, qu'elle résulte de sa nature et de ses propriétés. »

« La *série* est artificielle, lorsqu'elle est transportée de l'objet qui lui est propre à un autre qui lui est étranger. La plupart des produits de l'art et de l'industrie sont des *séries* artificielles. L'homme ne crée, n'imagine rien, pas même des *séries*; il ne fait que des découvertes et des transpositions... »

« Dans la nature, les *séries* se développent chacune selon son objet propre, sans se mêler ni se confondre; vient ensuite l'homme qui, disposant en souverain de la terre et de son mobilier, commence par la transposition des *séries* naturelles, une seconde création au sein de la création elle-même. »

« La *série* logique est un genre de convention créé par l'esprit antérieurement à la science, et qui sert à exprimer d'une manière abrégée, tantôt les natures et qualités, tantôt les points de vue de l'esprit. »

« L'abstraction est le caractère des *séries* logiques : il en est ainsi des mots *couleur*, *son*, par exemple. « Disciple de la nature et devançant l'analyse physique, l'homme serait les images que la nature lui envoyait longtemps avant qu'il eût appris à la *série* elle-même. »

« La *série* logique est un genre factice, produit par l'esprit indépendamment de la réalité objective et antérieurement à l'expérience. »

C'est pourquoi la *série* logique a pu engendrer deux erreurs : celle d'attribuer une *réalité* et une existence propre aux abstractions de l'esprit; et celle d'attribuer à la perfectibilité des signes une influence propre et démonstrative, d'en espérer un calcul idéologique qui assurât la marche de la pensée.

Toutefois, on ne saurait conclure de l'abus contre l'usage, contre une faculté précieuse qui fait la force et la gloire de l'esprit humain.

« Nous verrons tout-à-l'heure que la raison, une fois éclairée sur la nature des matériaux qu'elle met en œuvre, n'a plus rien à craindre du mélange dans les discours des *séries* logiques, et des *séries* naturelles; que le raisonnement est aussi sûr, aussi concluant par les unes que par les autres; que, dans la pratique, il faut, sans tenir compte de leur nature objective ou subjective, passer de l'une à l'autre comme si elles étaient toutes réelles et représentatives de choses. »

Cependant, plusieurs *séries* peuvent avoir, quoique l'unité et la raison en diffèrent, des ressemblances singulières : ce genre de rapports entre les *séries*, l'auteur le caractérise par le nom de *séries*

(1) Voir les numéros des 1^{er}, 8, 15, 22, 29 avril, 6, 13 mai.

similiformes ou analogies. Du reste, les séries similiformes peuvent être naturelles, artificielles ou logiques.

« Ces ressemblances tiennent à ce que, soit la matière atomique, qui sert de *substratum* aux séries, soit la force qui les détermine, soit la forme élémentaire à laquelle toutes peuvent être réduites, étant *a priori* une, identique, toujours égale à elle-même, et ces trois choses ne se différenciant que par leur quantité, leur division, et les proportions dans lesquelles elles s'unissent, quelque chose de commun se laisse nécessairement apercevoir entre toutes les séries. »

Il faut se garder de supposer l'identité sérielle quant à la cause et à la loi entre des choses où la réflexion ne découvre qu'une ressemblance fortuite ; et de conclure d'une série à une autre série similiforme, en vertu de cette identité légèrement acceptée : telle est pourtant l'hypothèse sur laquelle sont fondés tous les raisonnements analogiques, tel en est le vice radical.

La série ayant été analysée dans ses éléments constitutifs, dénombrée dans ses divers genres, il reste à déterminer à quelle condition la série se laisse percevoir, quelle est pour l'esprit, la condition d'existence de la série.

Cette condition d'existence consiste dans le point de vue exact d'où la série cherchée peut seulement être aperçue. L'aperception de la série est toute dans cette détermination ; selon que le point de vue aura ou n'aura pas été découvert, la série apparaîtra dans sa vérité manifeste, ou l'esprit sera le jouet de sériations illusives, de fantômes intellectuels.

« Découvrir une série, c'est apercevoir l'unité dans la multiplicité, la synthèse dans la division ; ce n'est pas créer l'ordre en vertu d'une prédisposition ou préformation de l'entendement ; c'est se mettre en sa présence, et, par l'éveil de l'intelligence, en recevoir l'image. »

« On comprend d'après cela que la théorie sérielle, toute puissante pour la démonstration de la vérité, n'est point une méthode d'invention et de découverte. Elle n'enseigne pas à trouver la série, pas plus qu'à en déterminer le point de vue. La théorie sérielle, comme toutes les méthodes particulières, est essentiellement apodictique ou démonstrative ; elle n'est pas plus l'art de créer artificiellement la vérité que l'économie politique n'est l'art de produire sans travail. Mais le point de vue de la série une fois aperçu, le rapport des unités sérielles une fois déterminé, la théorie, armée du fil conducteur, pénètre hardiment dans le labyrinthe, s'avance d'une marche assurée de série en série, et fait briller à tous les yeux cette pure lumière du vrai, qui seule légitime la croyance. »

Pénétrons donc, à la suite de M. Proudhon, dans le labyrinthe ; étudions avec lui le procédé sériel ; et, pour le bien entendre, écoutons-le poser lui-même les points de départ de la méthode.

« Ramener à un point unique des idées tout-à-fait disparates quant à la matière, la cause, le principe ou la forme ; en former une série simple, à termes égaux ou identiques ; voilà en quoi consiste l'œuvre du raisonnement. »

« Nous appellerons la série ainsi créée par la réflexion, de la comparaison de termes sous tout autre rapport inassociables, *série dialectique* ; et la théorie spéciale qui enseigne à s'en servir, *dialectique sérielle*. »

« Dans la série dialectique, le point de vue et la raison ne diffèrent pas : avantage qui rend le mécanisme et la construction de cette série extrêmement simples. De toutes les séries que présente l'étude des sciences, la série algébrique (l'équation) est la seule qui approche de celle-ci pour l'universalité d'application et la simplicité de formes : en sorte que la série dialectique étant, pour le degré d'abstraction, supérieure aux mathématiques, on peut dire qu'elle forme avec elles le quatrième terme de cette progression :

« *Géométrie, arithmétique, algèbre, dialectique.* »

..... La série dialectique est la reine de la pensée, le type unique et générateur de toute idée, la condition absolue du vrai, le critérium de l'évidence. Tous les travaux des penseurs ont eu pour objet de la découvrir ; tout ce qu'ils ont dit de vrai leur est venu d'elle, toutes leurs erreurs tiennent à ce qu'ils l'ont méconnue.....

« Mais que nous apprenions une fois à définir, grouper et classer nos idées, et nous serons surpris de voir que toute vérité nous est commune, et que nous ne différons que pour des fantômes. »

« La règle d'opération sérielle, ou la loi de formation de toute série, est unique :

« Ne jamais s'écarter, dans l'association des termes, du point de vue et de la raison. »

M. Proudhon fait suivre cette règle de plusieurs exemples, dans l'examen desquels je ne puis l'accompagner, quelque nécessaire que cela fût à la parfaite compréhension de ses idées, parce que je ne dois pas refaire son livre après lui, ni prétendre suppléer à la lecture de ses ouvrages. Toutefois, je n'usai pas de la même discrétion à l'égard des diverses manifestations de la pensée de l'auteur sur la constitution même de la série : ceci, en effet, est le meilleur moyen de faire passer sous les yeux du lecteur toutes les faces sous lesquelles l'idée a été envisagée.

GILBERT VILLENEUVE.

(La suite à un prochain numéro.)

BOTANIQUE PASSIONNELLE.

LE SARRASIN.

Une plante qui mérite sous plus d'un rapport l'attention de l'agriculture, est le sarrasin. Comme tous les ambigus dont il fait partie, le sarrasin est à peu près sans *amour* prononcé pour tel ou tel sol, pour telle ou telle époque de semaille ; il a cela de commun avec tous les ambigus.

Dans le classement des plantes, le sarrasin prend sa place entre la famille des céréales et celle des légumineuses. C'est lui qui relie entre elles ces deux espèces par ses caractères. En effet, sa graine peut remplacer celles du froment et du seigle pour la panification, et ses fanes celles des prairies artificielles, soit pour la nourriture du bétail, soit pour l'enfouissement et la préparation d'une récolte de céréale.

De même que la navette est la réserve des plantes oléagineuses, de même le sarrasin est la réserve des céréales manquées. En cas de disette Dieu nous a dotés du sarrasin. Beaucoup de contrées vivent encore aujourd'hui presque uniquement de sarrasin. Cette plante est toujours prête à remplacer une récolte quelconque détruite par la gelée ou la grêle ou les inondations ; car, comme nous l'avons dit, en qualité d'ambigu, elle est à peu près indifférente en amour. Cependant sa fenille est en forme de cœur, emblème d'amour ; il symbolise la religieuse qui fait le sacrifice d'un amour particulier pour se dévouer à l'amour général de l'humanité ; mais alors c'est la religieuse utile, celle qui se fait hospitalière, qui est partout où il y a misère, maladie et souffrance, qui secourt forts et faibles, blancs et rouges sans distinction et dont la mort même profite à tout ce qui l'entoure, car elle laisse ses biens à l'ordre.

Le sarrasin, en effet, vient remplacer toutes les récoltes manquées. Il n'a pas de répugnance pour le sol pauvre, quoiqu'il réussisse bien et donne de plus beaux produits dans un sol riche. Il vient à toutes les expositions. Il se laisse placer indifféremment avant ou après toute espèce d'autre récolte ; car il est l'emblème parfait de la résignation, de l'humilité et du dévouement.

Toutes les plantés aiment à le suivre dans leur culture comme l'estime suit l'homme de bien après sa mort. Sa mort, c'est-à-dire son enfouissement en vert, avant qu'il ait fleuri et porté graine, comme celle de la religieuse profite à toutes les plantes qui lui succèdent. Mais si on ne l'enterre pas avant l'âge, si on laisse croître cette plante jusqu'à porter graine, vous verrez l'abeille accourir de six lieues pour recueillir le doux parfum de ses fleurs, où se trouve déposé un miel abondant, d'autant plus précieux qu'il paraît comme l'aumône au moment de la disette, quand le calice de toutes les autres plantes s'est fermé pour elle.

Toujours l'ami, toujours la ressource du pauvre, le sarrasin ne dépense rien pour lui, il enrichit au contraire le sol qui veut bien le soutenir. C'est surtout dans l'atmosphère qu'il va puiser ses trésors en tout genre. Nous disions qu'il se dévouait aux forts comme aux faibles, c'est l'image de sa graine qui sert de nourriture à l'homme, à l'animal comme à l'oiseau.

Il y a tant de dévouement, de travail et d'abnégation dans cette humble vie végétale du sarrasin, qu'hélas comme toute vie qui dépense trop d'amour à la fois, sa carrière est achevée, qu'à peine les autres commencent. De toutes les plantes, c'est celle dont la croissance est en effet la plus rapide et la plus courte. Comme toutes les âmes chastes et pures, qui sont très sensibles aux injustices et aux calomnies, le sarrasin aussi de toutes les plantes est

la plus sensible aux intempéries ; la moindre gelée le détruit ; les éclairs, dit-on, font couler ses fleurs, qu'il a bien soin cependant de ne pas donner toutes ensemble pour prolonger ses secours aux abeilles méritantes et faibles.

Et quand son fruit est venu à complète maturité, comme la sœur hospitalière qui professe un grand mépris pour les biens de ce monde, il laisse tomber à terre sa graine avec la plus insouciance indifférence ; sa fleur porte la couleur de l'unité, elle est blanche.

C'est pourtant à la farine de ces précieuses graines que nos gastronomes des grandes villes, qui dédaignent l'agriculture, et méprisent le sarrasin, doivent la finesse et la blancheur de la graisse des volailles choisies qui font les délices de leurs somptueux festins.

Comme la main calleuse du prolétaire, souvent ignoré, méprisé, construit dans une humble mansarde, ou bien au fond d'une cave humide ces meubles et ces tissus qui ornent les brillants salons du riche ; ainsi le sarrasin, prolétaire de l'agriculture, qu'on relègue sur les sols les plus pauvres et les plus arides, y prépare ses principes féculents, qui sont destinés à orner sous forme de rois parfumés, les tables luxueuses des puissants de la terre.

(Extrait d'un travail inédit sur l'agriculture, par Reverchon.)

ANALOGIES.—ZOOLOGIE PASSIONNELLE.

LE COLIMAÇON.

Arnault était bon analogiste quand il écrivait ces vers :

S'enfermer pour demeurer triste,
De soi seul remplir la maison,
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

Mais il n'a pas tout dit sur la vilaine bête.

Divers caractères en font particulièrement une des plus méprisables espèces de l'égoïste, celle des faux-dévots. Les petits yeux portés au bout d'antennes qui étendent de tous côtés leur inquisition sournoise, puis se contractent et se dissimulent, indiquent à la fois le penchant à l'espionnage, et cet air d'humilité, ces paupières baissées qu'on remarque chez ces hypocrites, quand ils paraissent devant le monde.

Le colimaçon ne se déplace qu'en rampant : mais il gravit ainsi les arbres les plus élevés. Que de chemin aussi nos dévots personnages ne parviennent-ils pas à faire sur les genoux !

Lorsque le vent ébranle l'arbre, le colimaçon tombe, mais il se pelotte dans sa carapace pendant la chute et tout de suite après il se remet en marche avec une infatigable persévérance. Après leur retraite pendant la tempête révolutionnaire, les jésuites ne se sont-ils pas de nouveau mis en marche offrant d'abord, avec une impertinente audace, leur *Dieu du Catéchisme* aux réactionnaires saisis de peur, et même aujourd'hui ne voyons-nous pas un des leurs, à la tête de l'instruction publique de notre noble France.

On ne trouve pas seulement les colimaçons dans la campagne où ils sont attirés par les feuilles des arbres, qu'ils dévorent comme les dévots parasites dévorent les épargnes des travailleurs rustiques ; il y a aussi un grand nombre de colimaçons dans les caves humides et remplies de moisissure, images des sociétés pourries où pullulent surtout les faux-dévots. D'ailleurs, même à la campagne les limaçons fuient les rayons du soleil comme leurs analogues s'éloignent avec effroi de l'homme véridique dont la chaleur d'âme leur serait mortelle.

Le chemin du colimaçon est toujours marqué par sa bave, emblème des sales médisances de la fausse dévotion et des infâmes calomnies du Tartufler. On remarque que cette sécrétion livide est dégoûtée avec une étonnante abondance, quand on saupoudre le colimaçon de sel. On peut le faire mourir ainsi dans des pamoisons convulsives, car, s'il ne se réserve du venin, il expire. Le jésuite aussi est vaincu facilement par l'esprit vraiment évangélique, et il expirera en écumant de rage, quand adviendra le règne du Christ, qui a dit à ses disciples : Vous êtes le sel de la terre.

Il n'est pas étonnant que sa destruction ait offert jusqu'à présent une extrême difficulté. Le colimaçon a la vie tellement dure que des naturalistes, entr'autres Spalanzani, affirment que sa tête repousse après avoir été coupée.

Les limaces sont surtout recherchées par les

tortues de terre. Cela doit être, car la tortue représente l'esprit philosophique moderne. Le journal des sophistes Cousin, Thiers, etc., le *Constitutionnel*, avant sa récente conversion, faisait aussi une rude chasse à son fameux parti prêtre.

Il y a une limace d'un rouge livide, vulgairement appelée *loche*, et représentant ces ignobles *FOLLICULAIRES FAUX DÉVOTS*, qui prétendent défendre la famille et la propriété contre le socialisme, et jettent leur bave pieuse sur ces fêtes vraiment chrétiennes célébrées le jour de Noël par les travailleurs. La *loche* ne se cache pas dans une coquille comme les autres limaces, et elle n'a rien à craindre en effet, car on s'éloigne d'elle par dégoût de même qu'on s'éloigne du crapaud. Les lâches insulteurs spéculent aussi sur l'impunité qui est accordée à leurs impudentes calomnies par l'horreur et le mépris qu'ils inspirent.

La couleur rouge en analogie indique dans l'être représenté un essor d'ambition. Cela est parfaitement confirmé dans la *loche*; n'avons-nous pas vu de tout temps les jésuites et les faux-dévôts aspirer aux plus hautes dignités de l'État.

La présente analogie, due à la plume spirituelle d'un lieutenant de marine a été publiée dans la *voix du Peuple* de Marseille.

DE L'EMPLOI DE L'ARMÉE AUX TRAVAUX PUBLICS.

Presque toutes les questions que nous agitions de nos jours, ont été débattues au siècle dernier par les philosophes ou par les utopistes du temps.

Un écrivain qui fit beaucoup de bruit à son époque et qui est beaucoup trop oublié aujourd'hui, le marquis de Mirabeau, *l'ami des hommes*, le père du grand orateur, proposait, il y a plus de cent ans, d'employer les soldats à tracer des routes et à creuser des canaux. Il voulait joindre la capitale et les provinces.

« On voit, selon mon plan, les travaux publics renaître de toutes parts dans le Royaume. Il ne faut pas croire que le petit nombre des pionniers qui vivent de ces sortes de travaux, pussent fournir à des entreprises telles que je les projette; moins encore qu'il y fallût employer les habitants de la campagne, ni par des voies forcées que j'abhorre comme détestables devant Dieu et devant les hommes, ni même en les attirant par l'apais du gain. Notre nourrice a besoin de son monde et des soins journaliers qu'elle reconnaît si bien, et tout notre objet est de lui en procurer une augmentation.

» Mais le principal secours dans un État comme celui-ci, où le Prince a deux cents mille hommes de troupes réglées, c'est de les y employer. Le soldat ameuté dans la force de l'âge, et fait à l'obéissance, vaut dix pionniers pour le travail, et sur-tout pour l'audace et l'activité nécessaires et décisives en certains moments, dont les ingénieurs connaissent mieux l'importance que nous. Le soldat, dit-on est nécessaire dans les places, il n'y en a pas trop; le métier de pionnier le rouille, le rend impropre à celui des armes, lui donne l'air paysan, et les remuements de terre lui causent des maladies qui bientôt emportent des troupes entières. Faibles et molles objections! les places en seconde et troisième ligne n'ont besoin de garnison que pour faire valoir la cantine, objet qui, je l'avoue, n'est point entré dans mes spéculations. En première ligne il en faut, mais la moitié moins. Ce n'est plus le temps, où l'on risque de voir commencer la guerre à l'impourvu par la surprise d'une place; et au pis aller, si la place est trop grande pour qu'une faible garnison en puisse faire le service, de cinq portes fermez-en deux. Au lieu de s'amollir dans les places, les soldats deviendront forts et robustes dans les travaux; barraqués l'été, et cantonnés l'hiver, ils porteront de l'argent dans le plat Pays, et seront ouvriers. Ils se rouillent, dit-on, à la bêche; ainsi se rouillaient les soldats Romains dans les temps de splendeur de cette célèbre milice; car ce ne fut que par leur moyen, que les Romains achevèrent tant de travaux utiles et prodigieux dans les Provinces. Je dis donc que cette objection n'est point vraie; mais quand cela serait, trois mois de maniement des armes redresseraient des pionniers robustes et endurcis; trois semaines de fatigues détruiraient à la guerre des légions de soldats lestes et dressés, quand d'ailleurs ils ne sont point faits au travail et à la rigueur des saisons. Les remuements de terre enfin causeront

des maladies, je le sais, mais il faut que quelqu'un les fasse ces remuements, et le soldat est proprement dans l'État l'homme dévoué à la mort. Mais sans trancher de la sorte, et parlant des hommes en ami qui estime le moindre d'entr'eux autant que soi-même, je dis qu'il est de nécessité d'endurcir le soldat, et qu'autrement il périra par les fatigues de la guerre, qui sont sa destination propre; que, cela posé, des travaux utiles à l'État sont une école qu'on est heureux de pouvoir lui procurer: on pourrait le faire avec ménagement d'abord, ayant soin de retenir son ardeur, de le faire cantonner, de le remplacer si tôt que les maladies le gagneraient; il est certain que dès la seconde ou troisième année les soldats y seraient faits; qu'ils ne craindraient plus rien, et qu'il sortirait même d'entr'eux des hommes habiles et en état de diriger les travaux, au lieu que le pionnier est toujours un animal mécanique.

» En somme, nous avons les quatre éléments à souhait; aidons à la nature propice. L'air et le feu ne nous offrent presque aucun objet de travail, ils sont prêts à nous seconder d'eux-mêmes. La terre et l'eau peuvent à l'infini recevoir un plus grand degré d'utilité. Ce seraient là mes quatre chefs de bureau, si j'étais Ministre du département de l'agriculture.

(*Traité de la population.*)

Ce marquis de Mirabeau était un penseur hardi et un esprit fort original, sans parler de ses connaissances spéciales en agriculture et en économie. On en peut juger par les lignes suivantes:

« Tout homme qui vit sans rien faire est une chenille dans l'État, et c'est là proprement la définition du rentier...

» Dire que le rentier est de sa nature un oisif qui jouit, c'est dire que la plupart des maux de la société lui sont dus...

» Il n'y a dans le monde que le vrai et le faux, c'est ce qui constitue le bien et le mal. Nos passions n'ont rien en soi qui ait un caractère décidé; elles ne sont que mobile nécessaire. Dirigez-les vers le vrai, ce sont des vertus, vers le faux, ce sont des vices.

(*Traité de la population.*)

La douleur d'avoir vu échouer, à Paris et ailleurs, l'élection de MM. Molé, Thiers, Dupin aîné et Duvergier de Hauranne absorbe tellement nos facultés, qu'il n'est pas resté dans notre esprit une seule place pour y loger le souvenir des faits politiques et dramatiques de la semaine dernière. Nous croyons seulement avoir entendu dire que l'Assemblée nationale avait chassé M. Léon Faucher du ministère de l'intérieur, pour cause de faux en écriture télégraphique.

C'est, avec l'élection de M. Rapatel, le fait le plus important qui soit arrivé de la place publique jusqu'à nous.

On dit encore que les pigeons ramiers ont déserté le Luxembourg en masse pour protester contre la métamorphose de ce jardin magnifique en préau de caserne et en école de manœuvres; mais nous causerons plus amplement de cette manifestation politique une autre fois, comme aussi des ordonnances de M. Lacrosse, concernant les carpes dudit Luxembourg et les cadrans des horloges de nuit. Les grandes douleurs sont muettes.

L'Assemblée constituante a honoré sa fin par un acte de haute politique. Elle a aboli l'impôt des boissons et légué à la législative un nouveau déficit d'une centaine de millions. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. L'abolition de l'impôt des boissons est la mesure la plus sagement révolutionnaire qu'ait décrétée l'Assemblée constituante. Nous n'avons que des éloges pour cette réforme financière. La législative est, dès aujourd'hui, mise en demeure de mettre en pratique le programme de la vraie révolution.

— « —

FEUILLETON.

DES ARMES ET DES ENGINS DE CHASSE, DEPUIS LA MASSUE JUSQU'AU FUSIL-MENTON.

L'arme à feu.

(Suite (1).)

Monstrelet est le premier écrivain français qui parle de la couleuvrine. Il en fait remonter l'adoption, en France, à l'an 1400. Juvénal des Ursins, qui écrit en 1415, sous le règne de Charles VI, parle de *canons à main*; mais il y a déjà près d'un siècle que les Frisons et les chevaliers de l'ordre teutonique se servent de ces instruments pour la guerre. Le roi d'Espagne, Don Pedro-le-Justicier, emploie la bombarde au siège de Barcelone, en 1359. Cette bombarde, qui lance des pierres concurremment avec les catapultes, est un canon de fer ouvert des deux bouts, comme un télescope, et formé de douves de fer battu, reliées l'une à l'autre par des cercles de même métal. On la charge par la culasse. La bombarde a tonné au siège de Lucques par les Florentins, au siège d'Orléans par la Pucelle. Le Turc, déjà célèbre en 1400 par la puissance de son artillerie, emploie, au siège de Constantinople (1453), des bombardes qui lancent des boulets de marbre de deux cents livres.

L'arquebuse à croc, en honneur sous Louis XII et François I^{er}, va se perdant sous Henri II. C'est avec l'arquebuse à croc que Fernand Cortez et Pizarro mènent à bonne fin leurs expéditions du Mexique et du Pérou. Au nombre des soudards de toutes armes que le connétable de Bourbon mena au siège de Rome, figure avec honneur un corps d'arquebusiers. L'arquebuse à croc est, à cette époque, le système le plus audacieux, le dernier mot de l'art. L'ordonnance des chasses de 1515 fait mention de la *haquebute* et de l'*escopette* de chasse.

L'arquebuse à rouet est importée d'Allemagne vers 1540, au rapport de tous les historiens, et notamment de Luis Collado, auteur espagnol qui fait observer à ce sujet que le perfectionnement imaginé par les Allemands a rendu les armes à feu beaucoup plus meurtrières. Elle est adoptée froidement par les Français, avec enthousiasme par les Italiens et par les Espagnols. Les fils de Catherine de Médicis et Catherine de Médicis elle-même, une lignée de chasseurs forcenés et d'habiles tireurs, immortalisent, par leurs exploits cynégétiques et leur brillante adresse, l'arquebuse à rouet, qui est déjà, sous Henri IV, l'arme principale de l'infanterie européenne. C'est elle qui joue aussi le plus grand rôle au massacre de la Saint-Barthélemy, en 1572, et au siège de Paris, en 1590. Le plus grand capitaine du dix-septième siècle, Gustave-Adolphe, qui fut tué d'une balle à Lutzen, en 1632, sur le champ de bataille illustré depuis par la dernière grande victoire de Napoléon et par la mort de Duroc, Gustave-Adolphe dut à l'emploi du mousquet sur une grande échelle une grande partie de ses triomphes. C'est lui qui voulut que les porteurs d'armes à feu formassent désormais les deux tiers de sa troupe et qui réduisit au tiers le chiffre des porteurs d'armes blanches (piquiers). L'arquebuse à pierre tient une place honorable parmi les armes de guerre et de chasse pendant toute la durée du règne de Richelieu, mort en 1642. C'est à partir du temps de la fronde que l'arquebuse commence à s'introduire sérieusement dans l'armée française sous le nom de mousquet. Mais il y a déjà fort longtemps, à cette époque, que le mousquet ou fusil à pierre est employé concurremment pour la chasse et la guerre, et que les capitaines à qui revient la charge d'équiper leurs compagnies arment de préférence leurs hommes de mousquets. Le mousquet est si parfaitement connu dès la guerre de 30 ans, que le roi nominal Louis XIII, veneur et fauconnier de haut titre, se sert de cette arme pour tirer le gibier au vol, une innovation audacieuse dont les siècles passés n'avaient pas vu d'exemples, si peu d'exemples du moins, que ce n'est pas la peine de le dire. Salvove se plaint déjà de ce que les gentilshommes de son temps tuent le fauve à coups d'arbalète et d'arquebuse, au lieu de le forcer.

On n'a commencé à tirer au vol à l'arquebuse, en Italie comme en France, que vers 1590. Le poète Gauchet, auteur du *Plaisir des champs*, imprimé en 1583, et qui tue force canards, force perdrix, sangliers et chevreuils, tire toujours *arrêté* et avec une *arquebuse* à rouet. Nicolas Spadoni retrouve encore

(1) Voir les numéros des 11, 18, 25 février, 4 et 10 mars.

en 1673 l'arquebuse à mèche employée pour la chasse, malgré les inconvénients de la mèche. M. Adolphe d'Houdetot a eu l'incroyable chance de rencontrer, après 1830, un tireur de la vieille roche attelé au même instrument.

Le pistolet à pierre remonte au commencement du seizième siècle. Les mémoires de Dubellay le mentionnent comme généralement adopté en France, à titre d'arme défensive, dès 1544. Une ordonnance du roi Henri II, en date du 9 février 1547, décide que les archers porteront désormais le pistolet à l'arçon, en place de l'arc (arbalète).

Le roi Louis XIV est le premier prince français qui ait eu en sa possession un fusil double à pierre. Les deux canons de cette arme étaient superposés l'un à l'autre et non pas adjacents sur un même plan horizontal; ils tournaient sur pivot, ce qui exigeait le changement de canon après chaque coup de fusil, de telle sorte qu'il était à peu près impossible au tireur de faire feu de ses deux coups sur la même pièce.

C'est également sous le règne de ce prince et au commencement de la guerre de la succession que toute l'infanterie française fut armée de mousquets. L'ordonnance qui décide la mesure est de 1703. A cette même guerre d'Espagne se rapporte l'invention de la baïonnette, qui reçut son nom de celui d'une chétive bourgade des Pyrénées (*Baïonna*), et non de la ville de Bayonne. Cette dernière cité, déjà suffisamment célèbre par l'invention de la pêche à la baleine et par la gloire de ses jambons, a bien assez de ses propres lauriers pour n'avoir pas besoin de cueillir ceux d'autrui. La baïonnette était, dans l'origine, un simple couteau de chasse que les chasseurs des Pyrénées adaptaient au bout de leur mousquet pour se défendre contre l'ours ou bien pour l'attaquer corps à corps. Un général français qui passait par là et qui partageait ce préjugé populaire que l'homme, anatomiquement parlant, n'est que la contre-épreuve de l'ours, imaginait tout naturellement que ce qui était bon contre l'original devait l'être également contre la copie, et fit, en conséquence, adopter l'usage de l'instrument dans son corps d'armée. Ce simple emmanchement d'une tige de fer pointu au bout d'un canon de fusil a suffi pour accomplir une révolution complète dans la tactique militaire. La baïonnette, qui fut de tout temps si populaire en France, la baïonnette, qui allait si bien à l'essor de la *furie française* et qui a fini par faire du carré d'infanterie une citadelle impénétrable à la cavalerie, la baïonnette a failli, sous l'empire, décider des destinées du monde et instituer la France souveraine du globe. La baïonnette a été pour moitié, sinon plus, dans l'interminable série des victoires des armées françaises de 92 à 1814.

De Louis XIV à la Restauration, de 1700 à 1819, le fusil à pierre poursuit paisiblement le cours de ses triomphes et règne sans rivaux dans le double domaine de la chasse et de la guerre. C'est en l'année 1811, année de la comète, que paraît le premier système de fusils à amorce fulminante. Le brevet que j'ai vu entre les mains de Devismes, l'un des célèbres armuriers de notre époque, porte la date du 22 septembre; il est délivré au sieur Deboubert. J'ignore quelle raison barbare a fait appliquer à ce système le nom de fusil à piston, qui ne lui convient nullement; fusil et piston sont deux termes absurdes pour désigner cette arme, puisqu'elle n'emploie ni le fusil, ni le piston.

La nouvelle arme diffère d'abord de l'ancienne en ce sens que la batterie qui couvrait le bassinet dans celle-ci et qui se renversait sous le choc de la pierre a été supprimée et remplacée par une cheminée creuse dans laquelle est déposé un pois de poudre fulminante. Un chien pointu vient enflammer cette amorce par la percussion. C'est déjà, comme simplification de platine et de batterie, une amélioration immense. Comme dans ce nouveau système le pois fulminant est enduit d'un corps gras, suif ou cire, voilà presque parés tous les inconvénients de l'humidité, qui exerçait une si fâcheuse influence sur le jeu de l'arme à pierre. Ceci est le système Préal. Il y a de la poudre fulminante à gros grains et à petits grains. Il y a un système où l'amorce est nichée dans le marteau du chien. Arrive enfin, en 1820 ou 1821, le perfectionnement supérieur de la capsule fulminante (système anglais), qui porte rapidement le tir de l'arme de chasse au degré de perfection qu'il a atteint aujourd'hui. Dans ce système, l'amorce fulminante est renfermée au fond d'une petite capsule cylindrique de cuivre qui s'adapte sur une cheminée pointue et la coiffe. Le chien ou marteau qui s'abat sur cette capsule est creux. Les systèmes Pauly, Robert, Lefauchéux, Béringer introdui-

sent une amélioration non moins importante dans le chargement de l'arme. Autrefois, tous les fusils se chargeaient, comme les canons, par la gueule et au moyen d'une baguette (louloir). Le chasseur devait être muni d'une poudrière et de plusieurs sacs de plomb, sans compter les chapelets de bourres. Autrefois, la régularité de la charge était à la merci d'une foule de circonstances et de négligences qui faisaient que tel coup tuait raide à soixante pas, tandis que tel autre, tiré à trente pas, glissait tout entier sur la plume. Pauly imagina de substituer à la charge à la baguette la charge par la culasse, et ce procédé, qui reçut bientôt de Lefauchéux et de Béringer un perfectionnement immense, a fait de l'arme de chasse un instrument presque parfait.

Le système du chargement par la culasse a sur l'ancien système de la charge à la baguette d'incalculables avantages de rapidité, de sécurité, de portée et de régularité. Au moyen de cartouches préparées par les procédés Béringer et Lefauchéux, la charge est complètement soustraite à l'action de l'air et de la pluie. Le coup partait même après l'immersion complète du canon par suite d'accident. Je n'ai jamais trop compris les répugnances de certains tireurs pour le nouveau système; car il est des circonstances où la nouvelle arme n'est véritablement pas remplaçable, dans la chasse aux marais, par exemple, et dans toute chasse où le tireur a de l'eau plus haut que la cheville. En effet, avec l'ancien système de la charge à la baguette, le chasseur est forcé de revenir à terre pour charger son arme après chaque coup de fusil, tandis qu'avec le fusil à bascule, il n'a pas à bouger de place. Le nouveau procédé n'a qu'un inconvénient réel, il est lourd, parce qu'il a besoin d'une solidité à toute épreuve. Ses adversaires ajoutent que quand on l'emporte au loin, il y a nécessité d'emporter avec soi tout un arsenal de cartouches; et que si l'arme se détache, il est impossible de trouver qui vous la raccommode. Mais ils ne s'aperçoivent pas que c'est là l'inconvénient de tous les procédés nouveaux. Il n'en est pas moins vrai que beaucoup de chasseurs tiendront longtemps encore au système de la charge par la baguette. Le premier fusil qu'on inventera sera un fusil sans amorce, c'est-à-dire un fusil à amorce perpétuelle, dans laquelle l'étincelle électrique remplacera le mélange détonnant. Le pistolet de salon, dont toute la charge se compose d'une capsule fulminante dans laquelle est encaissé un grain de plomb, offre déjà, comme simplification de l'arme à feu, un progrès remarquable.

La carabine Delvigne, qui aura pour effet de supprimer le canon et qui est destinée surtout à donner satisfaction à l'éternelle aspiration de l'homme, le besoin de se battre de très loin, la carabine Delvigne est un instrument qui porte la balle à 1,500 mètres avec la charge de poudre ordinaire. Ici, le perfectionnement ne réside aucunement dans le système de la batterie, ni dans celui de l'amorce, il réside tout entier dans la forme du projectile et dans la disposition intérieure du canon. L'intérieur de ce canon est creusé d'une légère spirale qui force la balle à conserver la direction du tube, comme toutes les carabines dites *carabines*. La principale amélioration due au capitaine Delvigne consiste dans le forçement de la balle par la simple baguette.

L'ancienne balle était ronde et éprouvait de la part de l'air une résistance proportionnelle à sa surface; la balle de la carabine Delvigne est cylindro-conique, ou simplement conique; elle est placée dans le canon la pointe en avant, et l'impulsion de droite à gauche qui lui est imprimée par la spirale empêche qu'elle ne culbute.

Le capitaine Alph. Tamisier, représentant du peuple, qui a longtemps dirigé l'école de tir de Vincennes, a donné à la balle cylindro-conique son dernier brevet de perfectionnement. Le capitaine Tamisier a transformé la balle en flèche; il l'a armée d'une espèce d'empenage au moyen d'échancrures taillées dans la partie cylindrique et qui opposent une résistance à l'air aussitôt que la balle dévie de sa direction. Ce système, que l'auteur appelle le système des résistances directrices, a pour effet de maintenir la coïncidence de l'axe de rotation du projectile avec l'élément de la trajectoire pendant toute la durée du trajet. De là des résultats merveilleux comme portée et justesse de tir. Avec le fusil ordinaire et la balle Tamisier, des paysans peureux peuvent canarder et mitrailler le plus agréablement du monde, à mille mètres, toutes les troupes d'envahisseurs. La carabine Delvigne oppose à la rentrée des Cosaques en France d'insurmontables obstacles. Donnez-moi cinquante

mille carabines nouveau système avec cinquante mille braconniers pour s'en servir, et je démolirai toutes les armées régulières, et j'affranchirai tous les peuples.

M. Adulphé Delegorgue, notre intrépide tireur d'éléphants et d'hippopotames, a fait perfectionner par Devismes, sur ce modèle, de petites balles *Paichans* de 6 à la livre, desquelles il se promet ne tirer un parti merveilleux. Il faut dire que la chasse à l'éléphant a été jusqu'à présent une chasse fort dangereuse, en ce qu'elle exigeait qu'on approchât le colosse de très près et qu'on l'atteignît dans la région des tempes. Mais rien de plus facile que d'avoir raison des cuirs les plus épais avec la balle bombe et la carabine Delvigne. Vous tirez l'animal à trois cents mètres; que votre balle de 3 onces pénètre si peu que ce soit dans la chair, aussitôt l'explosion de la petite bombe à lieu et l'animal saute en l'air. Même procédé à l'égard de la baleine. Au nom de nos futurs plaisirs et du rôle important que doit jouer l'éléphant dans les fêtes d'harmonie, je demande à ce qu'il soit sursis à l'extermination de la race actuelle. Je tremble que les forêts de l'Afrique sud ne soient bientôt réduites à pleurer leur éléphant à longues oreilles, comme les muettes solitudes du nord de l'ancien continent leur éléphant à long poil.

Il y a une balle tout aussi terrible pour l'éléphant que la balle obus, c'est la balle de plomb à pointe d'acier, qui traverse une planche de fer épaisse d'un centimètre, ou une planche de chêne de douze, sans s'émousser le moins du monde.

C'était autrefois un mérite que de savoir tirer. Depuis le perfectionnement des armes de tir, l'habileté est devenue chose si commune qu'il n'est pas rare de rencontrer des tireurs de première force parmi des jeunes gens de 18 à 20 ans et qui n'ont qu'une année de chasse. La chasse n'est plus un art, c'est une pure tuerie, et le dégoût de la tuerie nous prendra tôt ou tard. Alors, nous serons bien obligés de revenir au chien et au faucon, à la chasse au courre et au vol. Le chien et le faucon attendent que nos jours de folie soient passés.

Le pauvre roi Charles X, ce tenace champion de toutes les causes perdues, qui poussa si loin la fidélité au culte du passé, a donné au fusil à pierre une preuve d'attachement remarquable. Il ne voulut jamais faire usage du fusil à percussion et le repoussa jusqu'à la fin de ses jours, au même titre que la Charte de 1814, c'est-à-dire comme une innovation dangereuse. Il aimait trop le fusil à pierre et l'autorité sans contrôle, c'est ce qui l'a tué.

A. TOUSSENET.

(La suite à un prochain numéro).

L'association des ouvriers boulangers vient de quitter le local qu'elle occupait rue d'Enfer, 7. Le siège de cet établissement est maintenant boulevard de la Glacière, 32. Les boulangers s'étaient installés sans avoir acheté un numéro, formalité qu'ils croyaient abrogée par la révolution de Février, et après avoir été condamnés par les tribunaux, ils ont été contraints de quitter Paris et de transporter leur association dans la banlieue, où pour la boulangerie, la législation actuelle leur laisse toute liberté.

— L'association fraternelle ouvrière des cordonniers-bottiers prévient ses concitoyens qu'elle vient d'ouvrir un magasin de chaussure, rue St-Clair, n. 5, à l'angle de la place du Pont et du cours de l'Egalité, maison de la Brasserie, à la Guillotière. Voici nos principes :

Guidés par les sentiments qui nous animent, nous avons repoussé le partage annuel des bénéfices, ils seront capitalisés; la caisse sociale garantira l'instruction aux enfants, des secours aux veuves et aux orphelins et une retraite aux vieillards.

La solidarité n'est point pour nous un vain mot. Beaucoup de corporations ne pourront pas s'organiser par leurs propres ressources; aussitôt que notre caisse nous le permettra, nous leur offrirons nos services.

Aidez-nous aujourd'hui, frères, nous vous aiderons demain.

Pour la commission :

Le secrétaire, Louis SOULANE.

(Peuple Souverain de Lyon.)

L'un des propriétaires, LÉOPOLD GRAFFIN.

Imprimerie FOUSSIELGUE, rue du Croissant, 12.